

6-1-2007

Le nouvel « engagement »? : Rachid Boudjedra entrehistoire et écriture

Hafid Gafaït

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Gafaït, Hafid (2007) "Le nouvel « engagement »? : Rachid Boudjedra entrehistoire et écriture," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 68 : No. 1 , Article 3.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol68/iss1/3>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Hafid GAFĀÏTI

Texas Tech University

Le nouvel « engagement »? : Rachid Boudjedra entre histoire et écriture

Résumé : Selon Charles Bonn et d'autres critiques, dans les années 1980 et 1990, la littérature maghrébine aurait évolué d'une perspective qui soulignait autant la centralité du style et la démarche esthétique de l'écrivain que l'importance des thèmes, des idées et du message, vers une production dominée par l'idéologie, la politique, l'événementiel et le témoignage. Dans quelle mesure est-il possible de généraliser cette proposition? La marque du référent exclut-elle nécessairement la littérarité? Ce sont des questions auxquelles je me propose de réfléchir sur la base de l'œuvre récente de Rachid Boudjedra qui se distingue par une fusion de plus en plus évidente entre l'écriture et l'histoire. À partir de là, je poserai la question de savoir si l'on assiste aujourd'hui à ce que l'on pourrait appeler un « nouvel engagement » et suggérerai que la littérature algérienne contemporaine renouvelle le questionnement sur le rapport entre la littérature et le monde, entre l'art et le réel.

Écriture, guerre civile, histoire, littérarité, « nouvel engagement »

« Il ne s'agit plus de ne pas mourir parce qu'on veut vivre, mais de rester en vie pour ne pas donner raison aux égorgeurs. »
– Rachid Boudjedra (1997b)

Les bouleversements sociopolitiques et la guerre civile qui a suivi à partir de 1992-93 en Algérie ont eu plusieurs conséquences. D'un côté, un certain nombre de membres de l'intelligentsia ont été assassinés. Parmi les plus connus, l'on retiendra les regrettés Abdelkader Alloula, Tahar Djaout, Saïd Mekbel, Youcef Sebti, ainsi que de nombreux autres. D'un autre côté, la violence intégriste, la répression étatique et le terrorisme sous toutes ses formes ont poussé au départ de nombreux intellectuels et écrivains. L'on estime à 150 000 le nombre de cadres et producteurs culturels algériens qui ont quitté leur pays et, parmi eux, un grand nombre de poètes et d'écrivains. Cette situation a donné lieu à une nouvelle dynamique de la littérature algérienne, ainsi qu'à une nouvelle perspective critique pour la décrire.

Présence Francophone, n° 68, 2007

Littérature et histoire

En effet, il n'y a pas si longtemps, l'évolution de la littérature maghrébine était décrite dans des termes très différents de ceux avec lesquels elle est actuellement conçue. Dans la plupart des anthologies, histoires littéraires ou essais critiques, l'on s'accordait sur les principales étapes qui caractérisaient cette production. Dans le sillage de pionniers tels que Jacqueline Arnaud, Albert Memmi, Jean Déjeux, Abdelkébir Khatibi, Charles Bonn, Christiane Chaulet Achour ou Naget Khadda, pour ne citer que les plus importants, les critiques convenaient d'un consensus sur l'émergence et le développement de la littérature maghrébine selon quelques modalités claires et des repères précis. Ce consensus s'établissait sur la base d'une périodicité partagée entre la littérature coloniale, la littérature de combat et la production littéraire postcoloniale, les thématiques des textes et les genres, ainsi que sur la base de classifications et distinctions esthétiques. Dans cette optique, les œuvres et les écrivains étaient classés principalement en fonction de leurs thèmes et discours, mais aussi sur la base de critères tels que la littérarité, la recherche formelle et l'écriture.

L'on assiste à la naissance aujourd'hui d'une nouvelle description et classification de la littérature maghrébine à partir des événements sociopolitiques et culturels qui affectent les pays du Maghreb dans le cadre de l'évolution des rapports internationaux et de la situation mondiale dans son ensemble. Cette réévaluation tant critique que taxinomique semble se faire en grande partie au vu des changements intervenus depuis un peu plus d'une quinzaine d'années en Algérie et au Maghreb, ainsi que des conséquences importantes qu'ils ont eues sur les textes des écrivains. Ce nouveau mouvement a été en grande partie initié par les récentes thèses de Charles Bonn. Ainsi, dans *Littérature francophone : 1. Le roman*, le critique écrit notamment :

Le réel deviendra cependant de plus en plus insistant au début des années quatre-vingts, et ce, dans deux espaces culturels différents. En France, on verra la naissance d'une nouvelle littérature écrite par ce qu'on a appelé la « 2^e génération de l'émigration maghrébine ».

En Algérie même, la dérive du système laisse de moins en moins place aux illusions et de nouveaux écrivains surgissent, parmi lesquels Rachid Mimouni surtout tiendra jusqu'à sa mort en exil en 1995 le rôle de dénonciateur qui fut un temps celui de Boudjedra.

[...] L'aggravation, la perte de sens généralisée de l'horreur en Algérie depuis le début des années quatre-vingt-dix, ne vont cependant pas éteindre la production littéraire. Mais cette production, dans les toutes dernières années et depuis la mort symbolique de Tahar Djaout, semble avoir en grande partie tourné le dos à la littérature, pour multiplier les témoignages. (Bonn et autres, 1997 : 206-208).

Selon Charles Bonn, la littérature maghrébine aurait évolué d'une perspective qui soulignait autant la centralité du style et de la démarche esthétique de l'écrivain que l'importance des thèmes, des idées et du message, vers une production dominée par l'idéologie, la politique, l'événementiel et le témoignage. Sur la base de cette constatation, le critique propose des explications sur le nouvel éclairage donné par la littérature sur la crise algérienne et souligne que l'intérêt qui lui est de plus en plus porté relève plutôt d'une perspective politique ou médiatique. À partir de là, il affirme que, petit à petit, au fil de l'intensification de la violence et de la tragédie qui ont frappé l'Algérie, la dimension esthétique devient soit absente, soit secondaire dans les textes contemporains :

Parallèlement, bien sûr, l'actualité sanglante en Algérie est l'objet d'un nombre grandissant d'analyses journalistiques ou politiques qui sortent de notre perspective uniquement littéraire. Cette actualité algérienne est aussi une des raisons du net intérêt auquel on assiste depuis peu pour ce qui concerne le Maghreb dans les circuits d'édition européens ou américains. Mais l'attente de lecture qu'elle entraîne est beaucoup plus documentaire que littéraire. (*ibid.* : 9).

Dans quelle mesure est-il possible de généraliser la proposition de Charles Bonn? La marque du référent exclut-elle nécessairement la littérature? Ce sont des questions sur lesquelles l'on peut réfléchir sur la base de l'œuvre récente de Boudjedra qui se distingue par une fusion de plus en plus évidente entre l'écriture et l'histoire.

Le réel-fiction

Dénonçant la tentation de confondre la réalité et la fiction, Boris Vian déclarait un jour qu'en littérature, la distinction entre réalité et fiction n'est pas structurellement une problématique essentielle. Paradoxe apparent mais salutaire auquel on peut cependant répondre que parfois la réalité dépasse la fiction. Tel est probablement le cas du nouveau rapport entre le réel et l'imagination qui domine la littérature algérienne contemporaine dans la mesure

où l'expérience du peuple algérien et de ses écrivains a atteint un niveau d'horreur qu'ils ont peine à imaginer et encore moins à concevoir. Par ailleurs, le mot d'ordre de Boudjedra, « Rester en vie pour ne pas donner raison aux égorgeurs », est éloquent et indicatif de cette relation entre le vécu et son écriture.

Dans un article évoquant le roman *La malédiction* de Rachid Mimouni (1993), Lise Gauvin déclarait : « Les guerres et intolérances de cette fin de siècle, ramenant l'écrivain au milieu de la Cité, ressuscitent la notion d'engagement qu'on avait crue un temps dépassée. » (1993 : D-6).

Depuis toujours, l'histoire, l'idéologie et le discours politique ont occupé une place fondamentale dans la production de Rachid Boudjedra. Bien qu'il écrive des textes très modernes marqués par la littérature la plus exigeante et qu'il se situe dans le sillage des écrivains du Nouveau Roman pour lesquels l'écriture et les recherches formelles sont décisives, non seulement dans la pratique littéraire, mais aussi comme mode essentiel de renouvellement et de questionnement de la culture traditionnelle dominée par une vision figée et étriquée de l'art et de la littérature, Rachid Boudjedra s'est toujours considéré et présenté comme un écrivain « engagé ».

Bien évidemment, pour certains, la problématique de l'engagement peut sembler vieillotte, dépassée et somme toute inutile. Il n'en demeure pas moins que si tel est le cas pour certains écrivains, lecteurs et critiques, pour les Algériens ainsi que pour beaucoup d'autres praticiens et consommateurs de la littérature, le concept d'engagement a toujours été à l'ordre du jour. Cela l'est de plus en plus dans le contexte du monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. Dans cette mesure, tout en étant conscients des dangers et des risques de confusion liée à cette problématique, il nous faut revisiter la notion d'engagement pour les écrivains algériens dans le cadre de la crise qui secoue leur pays depuis plus d'une quinzaine d'années.

Depuis *La répudiation* (1969), Boudjedra a constamment inscrit sa démarche dans une pensée qui se voulait révolutionnaire et sa littérature dans une forme qui se voulait également révolutionnaire. Dans cette mesure, il n'a jamais été question pour lui de soumettre le texte littéraire à l'idéologie, ni l'écriture au discours politique.

Il n'empêche que ses textes se sont toujours distingués par un discours idéologico-politique cohérent et volontairement subversif. Parallèlement à cela, l'écrivain a toujours participé aux débats d'idées dans son pays et à l'étranger. Il s'est également distingué par des prises de position politiques et des actions concrètes dans la sphère publique. Ainsi, il n'est pas du tout étonnant de constater l'intervention du politique dans les romans qu'il a écrits pendant la période de crise tragique que traverse l'Algérie. Même si l'écrivain intervient à deux niveaux différents, sur le plan social et politique par des essais tels que *FIS de la haine* (1992) ou *Lettres algériennes* (1995), d'un côté, et sur le plan littéraire par ses romans, d'un autre côté, et même s'il faut rester prudent et, de ce fait, prendre soin de ne pas confondre le politique avec le littéraire, l'on ne peut véritablement ignorer leurs rapports. Il n'est pas sérieusement possible d'établir une séparation absolue et somme toute artificielle entre ces deux champs d'intervention de Rachid Boudjedra. Cela d'autant plus que, comme on le verra plus loin, dans son cas particulier, à un moment précis et à un certain niveau, il s'établit une correspondance indéniable entre sa vie privée et le sujet, ainsi que les personnages de ses romans. Dans cette mesure, l'on peut avancer que les derniers romans de Boudjedra nous amènent à réfléchir à sa production à partir d'un concept qui allie réel et fiction de manière consubstantielle et que l'on peut appeler la *réel-fiction*, dans la même perspective où Albert Einstein avait conçu la notion d'espace-temps pour aborder le réel à partir d'une nouvelle perspective épistémologique.

Le discours panarabo(phone) ou l'effet boomerang

Si la plupart des écrivains et intellectuels algériens ont été les cibles de la violence et certains, d'assassinats barbares au moment où le terrorisme intégriste allié à des forces obscures autant à l'intérieur des appareils de l'État que dans le champ social avait comme programme de liquider systématiquement l'intelligentsia, il faut souligner que Rachid Boudjedra était particulièrement visé. Il faut ajouter que si beaucoup d'entre nous ont fini par partir définitivement ou pour une période s'étalant sur plusieurs années d'absence ininterrompue ou, pour certains, entrecoupée de quelques visites courtes, Rachid Boudjedra est un des rares écrivains ou intellectuels internationalement célèbres et ouvertement menacés à n'avoir pas quitté l'Algérie de manière définitive ou pour une longue période. Il

faut noter qu'il a été un des premiers à avoir été condamné à mort par les organisations intégristes et qu'un appel à son assassinat a été lancé dans des mosquées très tôt, dès 1983. Il faut souligner que cet écrivain était devenu la cible non seulement des intégristes mais aussi des conservateurs de tous poils et de diverses appartenances idéologiques et/ou politiques dès la traduction en arabe de son deuxième roman, *L'insolation* (1972).

Dans une des nombreuses entrevues publiées à l'occasion de la sortie de son roman *La vie à l'endroit* (1997a), Rachid Boudjedra avait réitéré ces faits et expliqué la genèse des facteurs qui ont mené à sa situation actuelle. Dans un premier temps, ce texte fut présenté dans ces termes :

Regards: La vie à l'endroit est un livre sur la peur, une peur obsessionnelle qui le parcourt tout entier, de façon lancinante, la peur de la mort qu'il s'agit d'apprivoiser, de gérer, avec toutes sortes de subterfuges, de garde-fous : le déguisement, le pistolet, la capsule de cyanure. Le narrateur ne cesse de narguer la mort, de lui faire des pieds de nez. Voilà bientôt quinze ans qu'il la côtoie, qu'elle l'accompagne et le poursuit. (1997b : page Web).

À la question des journalistes l'interrogeant sur son roman et le rapport possible entre l'auteur et son personnage-narrateur, l'écrivain donna la réponse suivante :

Rachid Boudjedra: J'ai été condamné, pour la première fois, en 1983. C'était à l'occasion de la traduction, en arabe, de mon deuxième roman, *L'insolation*. Le roman, en français, date de 1972, mais la traduction en arabe, dont je me suis chargé, n'a été publiée qu'en 1983, à Alger. Le FIS n'existait pas encore en tant que tel. Les intégristes, qu'on appelait alors « Frères musulmans », ont exercé des pressions sur la maison d'édition pour empêcher la parution du livre. Ils ont finalement échoué. Mais quand le livre est sorti, en 1983, il y a eu une fatwa, dans les grandes mosquées d'Algérie que les intégristes occupaient déjà, me condamnant à mort. La vraie peur s'est installée en 1987. Ils étaient devenus puissants. Ils ont commencé à m'écrire, à me téléphoner. Mais la peur la plus terrible a commencé, pour moi, en 1990, quand s'est développée la violence intégriste. Oui, je le confirme, c'est un roman de la peur, mais c'est aussi un roman du courage, du courage ordinaire, tout comme la peur est ordinaire, parce que les Algériens vivent aujourd'hui à la fois dans la peur et dans le courage. Sans être des héros, ils arrivent à dépasser la peur, puis la peur les dépasse et ils se retrouvent coincés par elle. (*ibid.*).

Dans une discussion récente au sujet du danger que couraient et continuent de courir les intellectuels et écrivains algériens, Assia

Djebar m'a confié qu'il est indéniable que, plus que tout autre, Rachid Boudjedra courait les plus grands risques et était le plus directement visé du fait de la disponibilité de ses œuvres en langue arabe. En effet, l'on pourrait parler ici d'une sorte d'effet boomerang dans le cas de ce romancier qui a voulu s'inscrire dans le champ du renouveau identitaire et culturel du peuple algérien.

Très tôt, en tant qu'un des rares écrivains ou intellectuels algériens qui étaient parfaitement bilingues, mais aussi du fait de sa vision politique dans le cadre de l'Algérie postcoloniale, Rachid Boudjedra a revendiqué l'arabité de la nation algérienne et appelé à l'utilisation de la langue arabe pour résister à l'hégémonie culturelle du néocolonialisme français. De ce fait, il fut un des rares écrivains à vouloir et pouvoir passer à l'écriture de ses romans en arabe. C'est ce qu'il a fait à partir de 1981 (il faut noter qu'il commença alors à traduire ou faire traduire par Antoine Moussali ses textes de l'arabe au français, ce qui a eu pour effet de maintenir son lectorat francophone. Cependant, en 1994, il revint à l'écriture en français avec la publication de *Timimoun*.) En conséquence, il fut un des rares intellectuels progressistes et modernistes, si l'on en compte quelques-uns tels que Laredj Wassini ou Amine Zaoui par exemple, dont les œuvres pouvaient être lues, en arabe, par la majorité des Algériens dans le contexte de l'arabisation générale de l'enseignement, de la presse et des médias.

Ce processus a eu pour résultat paradoxal de rendre son œuvre disponible pour les chefs religieux et les leaders intégristes, ainsi que pour des jeunes gens totalement désespérés et endoctrinés qui allaient faire le gros des troupes du mouvement intégriste et de ses organisations armées. Il va de soi que, de ce fait, ses textes pouvaient aussi être lus par les membres les plus réactionnaires et conservateurs du Parti FLN au pouvoir qui ont également nourri les rangs de l'intégrisme ou qui s'en sont faits les alliés. En somme, la visibilité de Boudjedra était plus importante, tant pour le public francophone que pour le public arabophone et les masses qui, pendant un certain temps, se sont laissés bernés et manipuler par le mouvement intégriste. Étant donné que, d'un côté, son œuvre dérangeait déjà considérablement un lectorat et une presse francophone frileux en face du caractère subversif, non seulement de son écriture, mais aussi de sa thématique et que, d'un autre côté, ses prises de position ouvertement anti-intégristes et sa

revendication de l'athéisme et du communisme achevaient de lui aliéner les arabophones autant que les francophones et certaines factions du pouvoir autant que les islamistes, Rachid Boudjedra se trouvait être certainement un des premiers hommes à abattre par des organisations occultes alliées ouvertement ou indirectement, de manière objective, à certaines franges du pouvoir politique.

La surcharge idéologique

Dans *Lettres algériennes*, par exemple, l'on peut lire des phrases du genre de celle-ci: «Aujourd'hui, alors que la terreur fanatique submerge le monde d'Alger à Tokyo et de New-York à Paris, je voudrais dire à mes amis occidentaux que nous sommes tous embarqués dans la même galère et qu'il est temps pour nous d'arrêter cette régression du monde et son désastre.» (1995: 206).

Parallèlement à cela, il est intéressant de noter les déclarations explicites de l'auteur lui-même relatives à ses romans. Par exemple, dans une entrevue parmi plusieurs du même type parues dans des publications algériennes ou internationales, Rachid Boudjedra relie directement ses romans à ses prises de position politiques. Ainsi, dans un entretien publié dans le quotidien algérien *Le matin* lié à la mouvance communiste dont il se réclame, l'écrivain est présenté aux lecteurs dans les termes suivants :

Rachid Boudjedra est le premier écrivain et intellectuel algérien à avoir dénoncé l'islamisme politique et sa barbarie terroriste dans son livre *FIS de la haine* paru en 1992 chez Denoël. Ses ouvrages de la décennie écoulée comme *Timimoun* et *La vie à l'endroit* ne laissent planer aucun doute sur la paternité islamiste des assassinats et des massacres. Dans cet entretien, il s'exprime sur les retournements concernant cette question tant en Algérie qu'en Occident. (2001 : page Web).

À la suite de cela, répondant aux questions d'un journaliste, l'écrivain a tenu les propos suivants :

Le matin: Quelles lectures avez-vous faites de la récente parution du témoignage de Souaïdia et de la déclaration des intellectuels français accusant l'Armée algérienne de génocides?
Rachid Boudjedra: Il y a un parti anti-algérien puissant, manipulé qui arrive facilement à tromper les gens. J'ai été surpris par Pierre Bourdieu dont je déplore l'attitude car c'est un ami. Pierre Vidal-Naquet, c'est connu, est très anti-État algérien. L'Algérie ne

ressemblait plus à leur rêve. Ils sont victimes d'un ressentiment amoureux. [...] Ce sont des courants politiques et intellectuels qui, globalement, ont la haine de l'Algérie. Il faut préciser que la Guerre d'Algérie a été faite par les socialistes français. Mitterrand avait bien piégé l'Algérie et même la France dès 1992. Donc, la sortie de ces deux témoignages ne m'étonne pas. Le directeur gérant des éditions La Découverte n'est qu'un comploteur. Il voulait des scoops à sa petite maison. Avant cette fracassante déclaration, des intellectuels français et algériens avaient initié une pétition dirigée par Simon Blumenthal. Mais en France, elle n'avait pas fait de bruit. De plus, environ dix livres ayant paru en France et ayant dénoncé l'islamisme sont passés inaperçus dans les colonnes du *Monde*. Leur tirage réduit explique éloquentement cette manipulation sur les réalités de ce qui se passe en Algérie. (*ibid.*)

Quelle que soit la réaction des médias français et de certains intellectuels ou écrivains arabes ou autres sur la situation de l'Algérie, il est intéressant de noter ici la perspective monolithique de Rachid Boudjedra dont le discours se situe, objectivement, dans la ligne de l'idéologie officielle du régime algérien. Il faut également souligner que s'il peut avoir en partie raison sur le fait que l'Algérie a toujours eu des détracteurs en France, elle a aussi toujours pu compter sur des alliés dans ce pays. Il est remarquable qu'à aucun moment l'écrivain n'exprime de doute, et encore moins de point de vue critique, sur les actes criminels et les responsabilités des fractions oligarchiques et des groupes de pression à l'intérieur du pouvoir politique qui, en même temps que les intégristes, ont ravagé le pays et l'ont mené à la catastrophe. Dans ce sens, les propos suivants sont révélateurs de la difficulté, sinon de l'incapacité du romancier de faire la part des choses, particulièrement dans la mesure où l'on ne peut pas faire de généralisations, notamment sur la gauche française :

Le matin: Pourtant plusieurs ouvrages écrits par des Algériens, dont les vôtres, ont dénoncé la paternité islamiste des génocides. Rachid Boudjedra: Plus de 100 livres écrits par des Algériens ont dénoncé le terrorisme, dont les miens, *Timimoun* et *La vie à l'endroit* qui s'inspire de l'assassinat de Yamaha par les islamistes, et ceux de Yasmina Khadra. Il a suffi de ces deux brûlots pour nourrir cette dérision politique. Il y a quelques années, *Le monde* a publié sept lettres dénonçant l'Armée algérienne. Parmi les signataires: Tahar Ben Jelloun (Maroc), Djamel Ghitani (Égypte) et Liès El Khouri (Liban). Mais, il faut dire que notre presse, face à ces dérives, manque de vigilance, sinon comment expliquer qu'elle ait comblé d'honneur un Ben Jelloun qui a écrit des articles odieux sur l'Algérie au moment où elle avait besoin de solidarité. Pour *FIS de la haine*, *Le monde* n'y a consacré que quinze lignes alors que présentement *La sale guerre* a fait la une de ses manchettes. Mon ouvrage a été combattu par *Le monde*, la bible des intellectuels, et

par *Libération*. J'ai l'impression que la gauche française est contre nous. Je rappelle que la droite française n'était pas pour la Guerre d'Algérie. Victor Hugo fut un fervent partisan de la colonisation au nom de la civilisation de l'humanité. (*ibid.*).

Si l'on doit nécessairement faire une distinction entre les déclarations de l'homme public et l'œuvre de création de l'écrivain qui nous donne un texte romanesque, il ne semble pas possible, dans ce cas particulier, de soutenir le point de vue de la critique formaliste du type d'un T. S. Eliot, par exemple, qui considérerait que l'on doit séparer le vécu de l'écrivain de son écriture... De toute façon, à ce stade de sa production directement marquée et éclairée par le réel, Rachid Boudjedra, qui a toujours tenu à maintenir une distance entre son engagement politique et sa pratique d'écrivain, ne semble pas avoir de problème pour les lier ouvertement. Effectivement, le romancier relie directement ses idées sur la situation en Algérie dans ses analyses politiques et leur expression dans sa fiction. Ainsi, par exemple, dans le même entretien, réfléchissant sur la problématique de l'intégrisme et la rapportant à la texture de *La vie à l'endroit*, suite à la remarque du journaliste, Boudjedra déclare :

Regards: Une idée tient à cœur à Rachid Boudjedra : la barbarie des intégristes est un aveu d'échec. Le déferlement de violence insensée que connaît l'Algérie, ces massacres en série ne le contredisent-ils pas? Il s'explique. Et persiste.

Rachid Boudjedra: Quelle est la problématique? C'est de savoir si l'intégrisme a un avenir en Algérie. Un mouvement politique, religieux, fanatique se met à égorger massivement les femmes, les enfants, les bébés, les vieillards en expliquant que tuer serait une offrande à Dieu! C'est de la démence. Un mouvement qui agit de la sorte n'a absolument aucun avenir politique. J'ai la conviction de l'échec de l'intégrisme dans ce roman comme dans ma vie. (1997b : page Web).

Il va ensuite jusqu'à abolir toute distanciation entre le réel et la fiction. En effet, d'un côté, les points de vue de l'auteur sont identifiés à ceux du personnage de son roman. D'un autre côté, l'écrivain se réfère à son roman comme point d'ancrage de sa vision idéologique et comme source directe de ses valeurs, ainsi que comme base de ses recommandations pour intervenir sur la réalité sociopolitique de son pays :

Rachid Boudjedra: On a tendance à se moquer quand on entend le pouvoir algérien parler de «terrorisme résiduel». Et pourtant, il l'est. Je m'explique: de source sérieuse, on considère qu'en

1991, il y avait quelque 10 000 terroristes médiocrement armés. Aujourd'hui, il n'en resterait plus qu'un millier. Et c'est parce que c'est résiduel que c'est devenu horrible. C'est parce qu'ils n'ont plus de « personnel », de tueurs à gages qu'ils en arrivent, par groupes, à frapper des populations désarmées. Et je parle, dans mon livre, d'une issue possible avec les réseaux d'auto-protection parce que là où les gens sont armés, là où existent des comités d'autodéfense, les intégristes ne peuvent plus abattre les gens. On le voit bien à Alger, où les assassinats d'intellectuels ont cessé, tandis qu'on assiste à des massacres de paysans dans la Mitidja, par des déments qui ne doutent de rien, contrairement à Rac qui doute de tout. Notre force, à nous, intellectuels, aujourd'hui, face à cette barbarie, c'est que nous doutons quand eux ne doutent de rien, parce qu'ils croient avoir Dieu avec eux. Mais, Dieu, ils l'ont assassiné. (*ibid.*).

Est-il dans ce cas possible de faire comme s'il n'y avait aucune relation entre le contenu de son œuvre et ses propres positions et combats politiques dans le champ social et idéologique? Bien que Boudjedra lui-même tente de toujours éviter la confusion entre son œuvre d'écrivain et son action en tant que citoyen, au fur et à mesure du temps et des romans, la distinction s'estompe, du moins sur le plan du thème central de la guerre civile que connaît l'Algérie. Dans cette mesure, est-il sérieusement déplacé de parler de « nouvel engagement »? Avec des nuances, selon l'auteur, l'on retrouve la même démarche chez des écrivains tels que Tahar Djaout, Rachid Mimouni, Yasmina Khadra et Assia Djebar, pour n'en citer que quelques-uns, ainsi que chez de nombreux poètes, artistes et intellectuels algériens. Cependant, il est vrai que, dans certains cas, comme celui de Boudjedra, la littérature peut devenir victime d'une surcharge idéologique.

Le nouvel « engagement » : contradiction ou nécessité?

Dans son dernier roman, *Les funérailles* (2003), Rachid Boudjedra revient, en lui ajoutant une touche romantique, à la thématique de la guerre civile en Algérie et du combat contre l'intégrisme abordée dans *Timimoun* et *La vie à l'endroit*. Tout en décidant de ne pas m'attarder sur cet ouvrage parce qu'il ne fait que dupliquer les problématiques et le discours de l'auteur maintes fois réitérés dans ses derniers romans et qu'il ne diffère en rien des autres textes par sa vision monolithique de la complexité de la réalité politique de l'Algérie contemporaine, il me suffit de souligner que son optique

confirme ma lecture de ce que j'ai appelé le « nouvel engagement » pour caractériser la littérature algérienne actuelle.

Si la première rupture fondamentale dans la littérature algérienne postcoloniale eut lieu avec la publication de *La répudiation* en 1969, la deuxième intervient avec la parution du *Fleuve détourné* en 1982, suivie par celle de *Tombéza* deux ans plus tard. Le roman de Boudjedra marquait l'avènement d'une parole qui rompait avec l'unanimité politique de l'Algérie autour des totems de la nation, du panarabisme, du socialisme (du *capitalisme d'État* en fait), de la religion et des tabous de la tradition et de la sexualité. Subversif tant sur le plan du discours que de la forme, le texte boudjedrien rompait avec la « littérature de combat » des années 1950 et des premières années de l'Indépendance et dont la caractéristique principale était de contribuer à la reconstruction d'une identité nationale après la « longue nuit coloniale ». Cela dit, le discours de Boudjedra se distingue par une vision idéologique bâtie sur une conception essentiellement politique du monde. Après *La répudiation*, la perspective de l'auteur des romans qui suivront, tels que *Le démantèlement* (1982), *Le désordre des choses* (1991), *La vie à l'endroit* et *Les funérailles*, reste tributaire du discours social-communiste traditionnel marqué par un manichéisme fondamental. Celui-ci consiste en la revendication de valeurs progressistes, une idéologie anti-impérialiste dont la cible principale demeure l'Occident – alors que les dictatures soviétique et chinoise, par exemple, sont passées sous silence! – et la revendication de l'héritage éclairé de la civilisation arabo-musulmane. Ceci est vrai sur le plan du discours mais évidemment, et heureusement, pas sur le plan de la pratique littéraire de Boudjedra. Dans cette mesure, l'œuvre échappe en partie à la tyrannie idéologique qui dessert souvent la littérature.

En comparaison, la vision de Rachid Mimouni transcende le déterminisme matérialiste, le dualisme entre la société et l'individu, ainsi que la séparation entre la politique et la morale. Pour l'auteur du *Fleuve détourné* (1982) et, plus encore, celui de *Tombéza* (1984) et de *L'honneur de la tribu* (1989), le manichéisme, qu'il soit de droite ou de gauche, n'est pas de mise (il est vrai que, comme le releva Charles Bonn, *La malédiction* est un texte marqué par une surcharge du discours idéologique qui nuit à la richesse de la vision de l'auteur et à sa qualité littéraire). Pour lui, dans tout processus d'aliénation et de domination, il y a une complicité structurelle entre

le maître et l'esclave, la victime et le bourreau. Tout en dénonçant le système politique et le régime qui a contribué considérablement à pourrir et à détruire la société, dans *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* (1992) par exemple, Rachid Mimouni met en avant la responsabilité de l'individu dans le processus de dégénérescence des valeurs humaines et de montée de la violence généralisée qui finit par saper les fondements du pays et l'âme de son peuple.

Il me semble que la nouvelle littérature algérienne renouvelle le questionnement sur le rapport entre la littérature et le monde, entre l'art et le réel. Dans ce sens, au lieu de paraître tomber dans la facilité de « l'imitation » selon l'acception aristotélicienne du terme, elle établit une relation vivante et nécessaire entre la dimension esthétique et l'inscription incontournable dans l'histoire. L'œuvre de Mimouni nous l'a montré, celle de Rachid Boudjedra le confirme. Cependant, dans un cas comme dans l'autre, il est nécessaire de les aborder de manière critique pour rendre justice, dans le même mouvement, à l'écriture et à l'histoire.

Hafid Gafaït est *Paul Whitfield Horn Professor of Romance Languages* et *Jeanne Charnier-Qualia Professor of French and Francophone Studies* à Texas Tech University. Auparavant, il avait enseigné les littératures anglophones, francophones et comparées en Algérie et dans plusieurs universités américaines. Il est l'auteur ou le coauteur de onze ouvrages, parmi lesquels *Kateb Yacine : un homme, une œuvre, un pays* (1986), *Boudjedra ou la passion de la modernité* (1987), *Les femmes dans le roman algérien* (1996), *Rachid Boudjedra : une poétique de la subversion* (collectif en deux volumes : 1999 et 2000) et *La diasporisation de la littérature postcoloniale : Assia Djebar, Rachid Mimouni* (2005). Hafid Gafaït est spécialiste des littératures et cultures francophones et directeur de la collection « Études transnationales, francophones et comparées » chez L'Harmattan. Il vient également de publier un recueil de poésie, *La gorge tranchée du soleil* (2006).

Références

BONN, Charles, GARNIER, Xavier et Jacques LECARME (dir.) (1997). *Littérature francophone : 1. Le roman*, Paris, Hatier-Aupelf-Uref.

BOUDJEDRA, Rachid (2003). *Les funérailles*, Paris, Grasset.

-- (2001). « Mon hommage à l'Armée », interview réalisée par Rachid Mokhtari, *Le matin*, 22 février : <http://www.algeria-watch.org/farticle/sale_guerre/boudjedra.htm>.

-- (2000). *Fascination*, Paris, Grasset.

-- (1997a). *La vie à l'endroit*, Paris, Grasset.

-- (1997b). « Rester en vie pour ne pas donner raison aux égorgeurs », entretien avec Amar Abdelkrim et Nina Hayat, *Regards*, décembre : <<http://www.regards.fr/article/?id=771date:1997-12-01>>.

-- (1995). *Lettres algériennes*, Paris, Grasset.

-- (1994). *Timimoun*, Paris, Denoël.

-- (1992). *FIS de la haine*, Paris, Denoël.

-- (1991). *Le désordre des choses*, Paris, Denoël.

-- (1982). *Le démantèlement*, traduit de l'arabe par l'auteur, Paris, Denoël.

-- (1972). *L'insolation*, Paris, Denoël.

-- (1969). *La répudiation*, Paris, Denoël.

GAUVIN, Lise (1993). « L'écrivain dans la Cité », *Le devoir*, 20 novembre : D-6.

MIMOUNI, Rachid (1993). *La malédiction*, Paris, Stock.

-- (1992). *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, Paris, Le Pré-aux-Clercs.

-- (1989). *L'honneur de la tribu*, Paris, Robert Laffont.

-- (1984). *Tombéza*, Paris, Robert Laffont; rééd. 1985, Alger, Laphomic.

-- (1982). *Le fleuve détourné*, Paris, Robert Laffont.